P. P.
1018 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

139

24 septembre 2011
paraît cinq à six fois par an
vingt-cinquième année

«S Chäs-chüechli chunnt is Chuchichäschtli»
(Le ramequin va dans le petit buffet de cuisine, en zurichois.)

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Facebook: La-Distinction

Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Yann Buxcel
la broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Igor Texte
Claude Torracinta

L'origine des espérances

L'antidote le plus radical à la religion

CE livre est une mise au point érudite et exhaustive sur un sujet où régnait jusqu'ici une certaine ambiguïté, voire une ambiguïté certaine (et entretenue?): quelle était la position de l'inventeur de la théorie de l'évolution par variation/sélection à propos de la religion ? Cette question peut désormais être considérée comme résolue.

La réponse que donne Patrick Tort, directeur de l'Institut Charles Darwin International et directeur de la publication des *Œuvres complètes* de Darwin aux éditions Slatkine, s'appuie sur un ensemble impressionnant d'éléments à la fois biographiques et théoriques. En effet, il faut dire conjointement que, d'une part, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, l'évolution de Darwin par rapport à la religion consiste bien en une conversion personnelle, et que, d'autre part, celle-ci a tout à voir avec la mise au point progressive de sa théorie.

Il faut tout le savoir encyclopédique de Patrick Tort pour restituer les débats scientifiques de l'époque et entrer véritablement au cœur de la théorie afin de faire comprendre la révolution darwinienne –et le pourquoi de la haine qu'elle a toujours suscitée chez ses détracteurs théologiens. Darwin lui-même, comme le montre l'ouvrage d'une façon convaincante, s'il ne fut pas agnostique (position jugée inconsistante) mais bien athée, n'a pourtant jamais cherché à provoquer cette fureur, préférant «feinter» avec ses contemporains sur cette question plutôt que les attaquer de front. L'auteur décortique les usages rhétoriques qui en découlent tout au long d'une analyse de texte portant sur l'œuvre entière. Au final, il se révèle cependant certain que Darwin acquit et conserva jusqu'à la fin de sa vie une incrédulité totale, *«total disbelief»* comme il l'écrivit lui-même en 1876).

Peut-être déjà incliné au scepticisme par son héritage familial (il se trouve notamment que son grand-père Erasmus Darwin, qui était un savant, fut un auteur transformiste précoce, c'est-à-dire qu'il pensait déjà avec raison et contre la *doxa* de l'époque, que les espèces n'étaient pas fixes mais se modifiaient), Charles, qui dans ses jeunes années était sincèrement croyant et qui se destinait d'abord à la vie tranquille de pasteur de campagne, remettra radicalement en question le dogme, et ce à partir des observations naturalistes effectuées lors de son tour du monde sur le *Beagle,* observations qui *«induisaient principalement une interprétation de la nature, physique et vivante, en termes de processus immanents, complexes et de longue durée»* (p. 243), et qui sont évoquées dans son *Journal de bord* (à paraître chez Slatkine en septembre 2011, dans une édition scientifique illustrée, préparée par Patrick Tort).

Cette remise en question personnelle sera non seulement radicale mais également irréversible, et la meilleure raison à cela est que Darwin a mis au point, en science et pour le bénéfice de l'humanité entière, rien de moins que la théorie à la fois la plus matérialiste et la plus cohérente qui soit sur un ensemble de questions –l'origine des espèces vivantes et la place de l'humanité dans le monde animal– parmi les plus cruciales pour le dogme religieux auquel il croyait lui-même initialement. Ce qui fait l'intérêt universel de ce livre traitant d'une question qui, à première vue, peut sembler de pure érudition, voire de détail.

Toutefois, si sa théorie de l'évolution est en effet, c'est l'une de ses conséquences, l'antidote sans doute le plus radical contre la religion, Darwin reconnaissait tout de même à cette dernière… une fonction dans l'évolution. Elle devenait donc un objet d'étude parmi d'autres pour l'anthropologie sociale. *«C'est ainsi que la religion, qui a toujours prétendu dire la vérité de la nature, devra devenir un* objet *pour une branche de* l'histoire *de la nature»* (p. 51).

Il a lui-même, dans son second ouvrage majeur, *La Filiation de l'Homme et la Sélection liée au sexe,* exposé ses conceptions sur l'Homme. Il faut d'abord souligner qu'à rebours des conclusions tirées par Herbert Spencer et d'autres à partir de sa propre théorie –et consistant à dire que la sélection naturelle règne en maîtresse sanglante sur la société humaine comme dans l'ensemble du monde vivant (et qu'il faudrait donc la relayer dans cette œuvre…)–, Darwin innova encore en déterminant que les instincts sociaux et altruistes furent eux-mêmes sélectionnés comme des avantages adaptatifs au sein du monde animal. Mais surtout, il affirma que ces dispositions morales, souvent portées chez l'Homme dans un premier temps par les religions, tendent à contrecarrer les effets habituels de la sélection naturelle elle-même : celle-ci aurait donc sélectionné sa contradiction, résultat que Tort appelle *«l'effet réversif de l'évolution».* La loi de fer de la survie du plus apte cède ainsi tendanciellement la place, chez l'Homme, à la préservation des plus faibles quel qu'en soit le coût. Mais cet effet *«rend compte chez Darwin, indissociablement, de l'évolution conjointe du rationnel et de l'éthique»* (p. 197) : la religion est appelée, de par sa nature superstitieuse liée aux périodes archaïques de l'évolution des cultures, à dépérir.

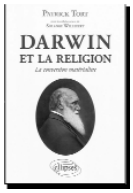
Là encore, les éléments biographiques et théoriques se répondent de façon cohérente, puisque Darwin a été en son temps, contrairement à ceux qu'on a fort improprement appelé les «darwinistes sociaux», partisan des lois d'assistance aux pauvres. On peut, en suivant ce fil, noter, par exemple, que le mouvement ouvrier et d'autres mouvements progressistes incarnent en quelque sorte, par les conquêtes sociales qu'ils ont réalisées pour tous et toutes, le point le plus avancé de l'évolution humaine. La conclusion, également politique, de Patrick Tort revient quant à elle plutôt sur la nouvelle offensive du créationnisme et… les tentatives de «reconquête évangélique» de la théorie darwinienne elle-même.

La moitié des cinq cents cinquante pages de l'ouvrage est constituée de trois annexes : le premier porte sur «Géologie et christianisme jusqu'à Darwin»; la seconde contient des citations clé de Darwin sur la religion, mises en contexte par l'auteur; la troisième est un texte de E.B. Aveling, libre-penseur, athée et militant socialiste, sur «Les opinions religieuses de Charles Darwin», qui commence ainsi: *«Depuis la mort de notre grand professeur, les membres du clergé, qui l'avaient auparavant stigmatisé avec cette volubilité dont une longue pratique dans l'art de l'invective a fait d'eux les maîtres consommés, ont revendiqué l'illustre mort comme l'une de leurs brebis. Non contents d'inhumer dans l'Abbaye de Westminster l'homme qu'ils avaient tous injurié et calomnié, l'homme dont ils avaient tourné en dérision les grandes découvertes, ils ont eu l'audace de dire que l'enseignement de l'Évolution est en accord total avec celui de l'Église et de la Bible.»*

L'ensemble de ce livre défend l'option inverse de celle de ces hommes d'Église et la question n'est, on espère l'avoir montré, pas de simple détail.

Pour finir sur une touche amusante, notons une ironie du hasard présente dans l'index en fin de volume : « Dieu» s'y trouve, le pauvre, coincé entre «Diderot» et «Dinosaure».

Y. B.



Patrick Tort,
avec la collaboration de Solange Willefert
Darwin et la religion
La conversion matérialiste
Ellipses, 2011, 549 p., Frs 51.30

Mardi 1er novembre, 20h00
Buffet de la Gare de Lausanne
(Salle des Vignerons)

Conférence de Patrick Tort «Darwin et le matérialisme»

À l'invitation de la librairie BASTA !

«Sept ans plus tard, Ossang tourne Docteur Chance, *son seul et unique film en couleur. Pour ce troisième long métrage, le metteur en scène s'attaque aux archétypes du film noir.»*
Fabien Thévenot,
in *Le Courrier*, 12 mai 2011

«J'ai eu 20 ans comme tout le monde, glisse-t-il dans un éclat de rire qui accentue son accent genevois.»
Jean-Cosme Delaloye,
fin phonéticien,
in *Tribune de Genève*, 17 mai 2011

«Alors que le Cycle d'orientation s'apprête à vivre une rentrée historique sous une forme nouvelle, l'une des écoles qui l'a précédé célèbre les quarante ans de sa disparition.»
Chantal Renevey,
in *Les clefs de l'école*,
Genève, mai 2011

«Excusez-moi de prolonger inutilement ce débat.»
Laurent Ballif, syndic de Vevey
et député socialiste, au Grand Conseil
vaudois, 7 juin 2011, 14h25

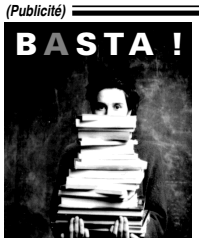
«…j'étais conscient que nous étions sur le fil du rasoir, mais du bon côté.»
Marc Fuess,
ex-directeur général de la BCGE,
in *Le Temps*, 25 mai 2011

«Mais s'il s'incline, ce sera la tête haute.»
Alain Thévoz, commentateur
très sportif, supra RSR1-La Première,
29 mai 2011, 18h14

«Est-ce que vous avez aussi un regard, en tant qu'Ivoirien, sur ce qui se passe en ce moment ?»
Natacha Van Cutsem, lumineuse,
supra RSR1-La Première,
9 juin 2011, 12h55

«Ces emprunts étaient devenus une sorte de bouée en plomb.»
Dylan Roth, libraire-comptable émérite,
à l'Assemblée générale
de la coopérative Basta!, 30 juin 2011

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante,
spécialisée en sciences sociales
et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants
et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30,
JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Courrier des lecteurs

Complément

En apostille à l'article sur le néant (le non-être, le non-étant, le rien…) de votre collaborateur, et sur l'impropriété ou l'impertinence qu'il y a, peut-être, à traquer autre chose qu'une homogénéisation provisoire et intentionnelle de l'étant (tant l'idée d'une univocité logique de l'être semble approfondir encore son équivocité), je livre à votre méditation cette belle citation du poète Pierre-Jean Jouve: *«La dignité du poète consiste à unier l'être.»* Carnap l'eût-il goûtée?

Gaëtan de Montbrial,
de Chantilly (France)

À la pluralité des voix nous avons statué que, oui, Carnap l'eût goûtée. [*Réd.*]

Gongorisme vaguement métaphysique des autoparodistes d'un temps héroïco-burlesque

Je suis un chien?
Perhaps!
(Ferré, «Il n'y a plus rien»)

Voici que ce fétide chenapan de Roby m'en a collé une. Si je n'avais pas applaudi jusqu'aux ampoules à ses justes critiques, j'aurais pu prendre plaisir à lui retourner la classe et la claque dont les conséquences empourprées se lisent encore sur ma joue (passablement couperosée par les trois litres quotidiens de vin –et du bon, du blanc: de l'Arnex– que la solitude grégaire de ma profession me fait plus ou moins fièrement consommer). Hélas, alcoolique, je n'ai pas sa tenue, au Roby (mais il n'a pas ma descente: un duel à la gentiane, Roby?). «Cassetoipauvr'con». Voici un mot dont la fine intertextualité ne fera pas de mystère. Est-ce clair, Roby? Autrement dit: Môsieur, qu'il me soit permis de vous adresser (ou pas) ce mot dont l'intelligibilité agricole et (encore) présidentielle saura flatter votre haute intelligence et, pour le cas où vous demeuriez bouché à l'émeri, souffririez-vous qu'un geste idéographique véreux –mais chinois– dessine quelque rougeur métaphorique sur la vascularité de votre (propre?) joue:

你太好了，我非常愛你 ?

Tu veux du clair? T'as du lourd. Roby, dans le cocktail Molotov, il te faut mettre du Martini, mon petit! Tu es bien le dernier des plumitifs heureux avec ton ironie. Je crois au reste qu'il n'y a guère que les «palinodies funambulesques» d'A.G. (N.P., voire H.R.) qui distinguent *La Distinction* d'une ironie vacharde (peu «cynique» et qui sait trop bien entendre siffler le train, les balles et circonscrire leurs inputs et/ou impacts). Ironie vache, donc; et, disons, voltairienne, dont la société de tir des linguistes de Vufflens-le-Château sait depuis belle lurette décrire la balistique énonciative. Sais-tu, Roby, je suis épais et «les anges sont blancs» et puis, ils passent, candides, «bêtes comme la vie»… Gardien de chèvres, non pas berger de l'*être*, je me flatte d'être le ramasseur attentif des tes commentaires pour en faire des fromages. *Fiat lux*. *«Moi, je crois plutôt qu'il faudrait maintenant revenir au vécu* […]. *Écouter ses tripes et ses coups de cœur, s'assumer, comprendre les autres* […]». (R. Bovet, *La Distinction*, n° 51, 1995). Écoutons les faits, comprenons les tripes.

1. Dans le numéro d'avril 2010, Roby Bovet qui *«vient d'écouter»* la chanson de Ferré intitulée «Le Chien» propose un commentaire. Celui-ci est bon, malgré qu'il soit insuffisant, parce que sa densité ne permet pas au lecteur d'en savourer la pertinence. Il soutient avec une inutile retenue que «Le Chien» procède «a. de franchouillardise», b. de machisme et c. d'anarchisme de pacotille».

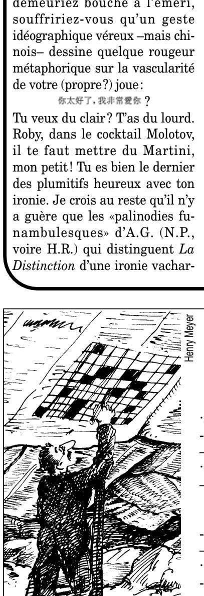
2. Dans le numéro de juin 2010, un chevrier, avec une sollicitude scolaire, développe les fulgurances (a, b, c) de Bovet.

3. Il reprend donc et deux de blanc et le texte. Il peut ainsi siffler et fournir les étais citationnels pour que le cœur et les tripes de Bovet palpitent clairement. Citons le chevrier. «Ainsi, pour reprendre et confirmer […] «a. La franchouillardise»: *«Ton beaujolais qui fait le mur / Et ta pépée qui fait le toit»*. La francité populaire de la demeure métonymiquement simiesque du poète est incontestable. Le «b. machisme»: *«Nous sommes des chiens de bonne volonté / Et nous ne sommes pas contre le fait qu'on laisse venir à nous certaines chiennes / Puisqu'elles sont faites pour ça et pour nous.»* Le catéchisme misogyne véhiculé par la tautologie déterministe de ces vers est patent. «c. L'anarchisme de pacotille»: *«On peut me rire au nez ça dépend de quel rire / Je provoque à l'amour et à la révolution / Yes! I am un immense provocateur.»* Ces vers, avec l'aide de *«Bakounine, ce camarade vitamine»*, fomentent en effet une hénaurme révolution!»

4. Roby gifle Louis dans votre excellent numéro de mai 2011, p. 2.

Re 3 (de blanc?). La place manque pour (re)réciter la «funambulesque» glose du Louis. Re 2 ou 3? Donc.

Kehl Saak-Bravo,
de Romainmôtier



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Gorbatchev – 2. asiate – ami – 3. IT – lors – AE – 4. Néri – nenni – 5. solsticial – 6. B.P. – AR – œil – 7. oasienne – 8. ute – SID (dis) – P.S. – 9. rhinocéros – 10. générosité.

De haut en bas
1. Gainsbourg – 2. ostéopathe – 3. ri – RL (airelle) – sein – 4. balisai – né – 5. ATO (ôta) – trésor – 6. terni – Nico – 7. secondes – 8. ha – niée – ri – 9. émanai – pot – 10. vieillesse.

Le coin de lA broutille de service

Le prisonnier

Le diable enjôle et captive les hommes avec des détails qu'il dresse ensuite comme des barreaux dans les plaines, les vastes espaces de nos cerveaux. Les deux mains agrippées à nos servitudes, nous regardons le monde comme des prisonniers volontaires (1), convaincus d'être abrités. Nous craignons la lumière des steppes qui projette nos ombres dans l'herbe. Nous ne sommes pas des loups. Nous aimons l'étroitesse, la proximité des murs, tous les remparts. Nous n'aimons pas être décoiffés alors nous nous sommes coffrés, parés de pacotille, de verroterie, de certitudes que nous tenons à la fois pour richesse et pour protection.

Cela faisait deux ans que j'étais prisonnier, retenu dans le désert par les insurgés. Je ne savais pas qui était mon réel geôlier: les rebelles, le désert, ou encore autre chose qui me dissuadait de m'évader. Lorsque mon avion s'est écrasé, j'ai repensé à Yeats: *Ceux que je dois combattre, je ne les hais pas / Ceux que je dois défendre, je ne les aime pas* (2). Qu'est-ce que je faisais là? Faut-il s'interroger sur la cause des événements? Peut-être, si nous avons le courage de ne pas savoir répondre, ou celui d'imaginer des réponses nouvelles. La captivité a transformé l'idée que je me faisais de la liberté. Avant, je rêvais d'être Icare –maintenant, je sais que je suis le labyrinthe (3). Avant, j'aspirais à moi-même. J'aspire aux autres à présent. Peut-être ne devons-nous pas définir la liberté trop précisément, et l'imaginer comme un territoire dont la caractéristique est de toujours receler au moins une région inconnue. Toute idée est comme une promenade: je pensais à ceux qui chaque jour prennent le même couloir et font la même ronde surveillée avant de retrouver leur cellule. Je rêvais d'errer, de m'aérer, de m'avérer. De voir. Mais *les larmes que vous verrez couler / de nos yeux / (…) / sont des signes de désespoir* (4). Bref.

Un jour, il y eut une excitation inhabituelle et soudaine parmi mes gardiens. J'ai interrompu ma lecture de Tucker (5) et suis allé voir. Ils étaient réunis autour du camion et s'invectivaient. Le pont du bahut, aménagé comme un grand cageot, me rappelait Ponge (6). Je n'ai pu m'empêcher de m'approcher, sans doute par réflexe professionnel: je suis ingénieur en mécanique. Ça m'a fait drôle de caresser des tôles à nouveau, de deviner le diamètre des écrous, imaginer les bonnes clés… Le Hotchkiss servait au transport des troupes et au ravitaillement. C'était leur seul véhicule et pas un n'était capable de le réparer.

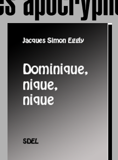
L'odeur et la sensation du cambouis sur la peau m'ont rendu joyeux, comme si je retrouvais un ami longtemps éloigné. Ils ont longtemps palabré entre eux avant d'accepter mon marché: je rafistolais le camion et ils me laissaient partir. Ils auraient pu me tuer, mais ils ne l'ont pas fait. Quelques jours plus tard, ils m'ont promené dans le Hotchkiss pendant des heures avant de me libérer. Seul dans le désert, j'ai eu peur. Non pas de la souffrance, mais de rencontrer ce que j'avais tant désiré. Les autres me reconnaîtraient-ils? Me verraient-ils? Et est-ce que moi, je saurais les reconnaître?

…J'ai oublié un détail… Une broutille… Afin que je ne puisse aider à les localiser, avant de me libérer, mes geôliers m'ont brûlé les yeux. Aujourd'hui, je vis à une centaine de kilomètres d'Oulan Bator. Je me promène dans les herbes caressantes de la steppe. La cécité a transformé l'idée que je me faisais de la lumière. Désormais, je l'imagine comme une errance.

lA broutille

1) Cf. Friedrich Dürrenmatt, *Pour Vaclav Havel*, 1990
2) William Butler Yeats, «Un aviateur irlandais prévoit sa mort» in *Les cygnes sauvages à Coole*, 1917
3) Cf. p. ex. James Joyce, *Dedalus*, 1916
4) Alexandre Panagoulis, «Promesse», in *Je vous écris d'une prison en Grèce*, 1974
5) Albert W. Tucker (1905-1995), mathématicien, interpréta notamment le *dilemme du prisonnier*, issu du modèle de coopération et de conflit de Merril M. Flood et Melvin Dresher.
6) *«À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits…»* (Francis Ponge, «Le cageot», in *Le parti pris des choses*, 1942)

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, l'ouvrage attribué à Jacques Simon Eggly, *Dominique, nique, nique*, et prétendument paru aux presses d'une imaginaire Société pour le Développement de l'Économie libidinale, était une pure imposture, inspirée par des préjugés d'un autre âge envers les élus libéraux et les directeurs du FMI, bien que toutes les citations fussent exactement tirées du blog de Jacques Simon Eggly ou de ses passages sur les ondes de la RTSRSR.

Seul l'abonnement à La Distinction vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné!

Rébus de la société

Solution de la page 7

Fernand Melgar
(fée – Renens – m' – aile – gare)

LES ÉLUS LUS (CVII)

Retour national: le réduit

Voici la lettre que je leur enverrais si j'étais un homme, un vrai.

Messieurs, (1)

J'ai lu avec une intense satisfaction patriotique l'engagement pris par les cadres de notre parti sur la prairie du Grütli (2). Leur idée de Sonderbund des Waldstätten en cas d'adhésion de la Suisse cosmopolite à l'Union européenne appelle à une vraie renaissance des valeurs helvétiques.

Aussi vous ne m'en voudrez pas de vous faire part de deux critiques au sujet de votre communiqué du 28 mai. L'une pour améliorer encore le franc-parler dont notre parti s'honore, l'autre pour lui épargner des efforts inutiles voire contreproductifs.

Bas les masques

Je vous invite à suivre à nouveau les propos de notre bien-aimé président. *«Chez nous, le citoyen est souverain»* – Ah! ce quelque chose de chaud qui monte et qui vibre au plus profond de l'être…; *«la volonté du peuple s'applique»* – …et qui se dresse majestueusement hors de nous comme la hampe d'un drapeau qui éclorait naturellement du sol sacré de la patrie; *«Nous autres Suisses et Suissesses, nous devons nous préparer au pire des cas…»* – Patatras! Qu'est-ce que c'est cette concession au politiquement correct d'inspiration étrangère? Il est déjà assez triste que l'on doive partager nos droits civiques avec les femmes sans que cette injustice n'affecte notre façon de parler. D'ailleurs vous savez bien que la première mesure des nouveaux Waldstätten serait de rendre aux hommes leur dignité en rétablissant la Landsgemeinde. Le temps où nous avancions masqués dans ce domaine n'est-il pas révolu? Nous avons toujours lutté ouvertement contre les intellectuels qui sont une menace pour les forces morales de l'homme, qu'attendons-nous pour réclamer haut et fort la fin de l'égalité des sexes qui fragilise sa virilité? *«Nous autres Suisses, nous devons nous préparer au pire des cas…»*, voilà qui redonne toute sa vigueur à l'avertissement.

La fin des faux-semblants

À quoi bon traduire les déclarations sécessionnistes en français puisque le nouveau pacte ne concerne que des régions alémaniques?

C'est d'autant plus inutile que vous risquez ainsi de perdre de précieux alliés de droite, d'une part en leur annonçant prématurément que leurs cantons sont perdus pour la vraie Suisse, d'autre part en massacrant la langue dont ils se croient souvent les gardiens de la pureté.

Par exemple, votre traducteur a commis deux fois la même hypercorrection:

«Les sections cantonales UDC des Waldstaette s'engagent dans leur déclaration du Rütli 2011 à fonder une nouvelle Confédération au cas où la Suisse devait adhérer à l'UE», *«Des représentants des sections cantonales des Waldstaette se sont engagés hier sur le Grütli à fonder une nouvelle Confédération au cas où la Suisse adhérait à l'UE»*. La peur de mettre un conditionnel après «si» a conduit le traducteur à ne pas oser en mettre après la locution «au cas où». On notera, en passant, la persistance d'une appellation purement alémanique de la célèbre prairie qui peut gêner les vieux enseignants d'histoire libéraux à la retraite, et une improbable francisation de Waldstätten qui fait sombrer dans le ridicule tous les efforts d'ouverture aux Romands.

Je citerai une autre expression malheureuse que l'absence de traduction aurait évitée: *«L'UDC a réuni ses cadres pour un rapport sur le Grütli»*, ce qui peut laisser penser que la célèbre prairie était leur sujet d'étude ou qu'ils s'y sont livrés à de douteux ébats. D'autant plus douteux qu'ils seraient homosexuels, forcément homosexuels.

Puissent ces deux modestes recommandations vous aider dans votre entreprise de régénération helvétique.

Tout en espérant que les politiciens irresponsables du pays commettront rapidement l'erreur qui nous permettra de faire sécession et de nous retrouver enfin entre hommes de bonne volonté en Suisse primitive, je vous prie d'agréer, Messieurs, l'assurance de ma fervente admiration.

P.-S.

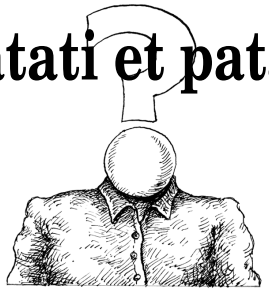
Je viens de déménager à Altdorf. Je me suis inscrit au club local de lutte à la culotte et je commence demain un cours intensif d'uranais.

P.c.c. M. R.-G.

1) La suite montrera toute l'importance de la simplicité de cette formule.
2) «Rapport des cadres UDC sur le Grütli», *udc-vaud.ch*

Notules incrédules, croyances, errances

Et patati et patata…



«HORREUR ! Qui a mis un couvercle sur les pâtes?» Le maître queux se précipite pour ôter le couvercle de la casserole de spaghetti.

Passant par la cuisine, j'avais vu les pâtes cuire à gros bouillon, avais baissé le feu et posé un couvercle sur la casserole, conscience écologique oblige. Pas coupable pour un sou, j'avoue : «C'est moi. Qu'est-ce qui ne va pas?» «On ne met JAMAIS de couvercle sur les pâtes en train de cuire.» «Ah bon? C'est dans quelle Bible, dans quel Coran?» «Dans tous les livres de cuisine.»

On finira par le savoir : le but de cette rubrique est de lutter contre les superstitions. Toutes les superstitions. Or la cuisine est un des domaines privilégiés où règnent bon nombre de croyances absurdes. La cuisson des pâtes par exemple. Beaucoup de recettes vous diront qu'il leur faut dix fois leur poids d'eau salée. Ainsi, la cuisson d'un kilo de spaghetti nécessiterait dix litres d'eau. Absurde ! Essayez avec trois fois moins, ça marche tout aussi bien — à condition, bien sûr, d'être attentif, d'enfoncer les spaghetti dans l'eau au fur et à mesure qu'ils ramollissent et de remuer fréquemment. On peut alors éteindre la plaque (quand on cuisine à l'électricité, évidemment, pas au gaz) et couvrir (attention aux débordements).

Autre superstition : on lit souvent qu'il faut mettre une cuillérée d'huile dans l'eau de cuisson. C'est parfaitement inutile si on prend soin de remuer régulièrement. En revanche, une fois les pâtes égouttées, alors là, oui, déversez-y un filet d'huile d'olive, lequel aura dès lors deux fonctions : empêcher les pâtes de coller dans le plat de service, et les parfumer divinement, quelle que soit la sauce qu'on servira avec.

Après les pâtes, les patates. Pourquoi toujours s'infliger la corvée de peler les pommes de terre ? De nos jours, elles sont presque toujours vendues lavées (bien sûr, il faut les rincer à nouveau chez soi pour des raisons d'hygiène). Leur pelure est souvent très mince et ne modifiera guère le goût de votre gratin dauphinois ou de vos rösti — à condition, bien entendu, en ce qui concerne le gratin, de couper des rondelles très fines à la mandoline.

Et à propos de rösti : beaucoup de Romandes et de Romands s'imaginent qu'il faut cuire les patates avant de les râper. Ça, c'est la recette bernoise, héritée du passé colonial de Leurs Excellences. Mais pour accompagner leur légendaire émincé, les Zurichois procèdent avec des pommes de terre crues. Gain de temps, économie d'énergie ! Petit truc : pendant la cuisson, appuyer fortement, à plusieurs reprises, un couvercle plat sur la galette : elle n'en sera que plus compacte et ne risque pas de se défaire lors de la manœuvre de retournement.

Et patati et patata. Il y a tellement de recettes simplifiables, tant sur le plan de l'efficacité que sur celui de l'écologie. Essayez, pour voir… Nous n'avons pas besoin de plus de recettes, nous avons de plus de cuisinières et de cuisiniers.

«Cuisine spontanée», disait Frédy Girardet. Donc : ne pas croire tout ce qu'on dit, mais expérimenter, imaginer, goûter… Il est révolu, le temps où les menstrues étaient censées faire tourner la mayonnaise. Quant aux superstitions amusantes et inoffensives, comme de croire qu'il faut avoir une pièce de monnaie dans la main gauche quand on fait sauter les crêpes de la Chandeleur, libre à nous de les perpétuer ou non. Ça ne mange pas de pain, pas de pâtes, pas de patates…

Le reste est superstition. *F. C.*

Mémoires des lointaines frontières

Un Suisse prisonnier du Lao Gai

JEAN-MICHEL Baudin. Ce nom ne vous dit certainement rien. C'est pourtant celui de l'un des rares –le seul?– Suisses a avoir connu le tristement célèbre *Lao Gai* dont furent victimes des millions de Chinois et qui vient de publier ses mémoires. Militant du POP vaudois dans les années cinquante, syndicaliste, Baudin s'enthousiasme pour la révolution chinoise. Déçu par la politique trop modérée à ses yeux des communistes suisses, il est convaincu que les seuls vrais marxistes sont chinois et que l'avenir du communisme se joue à Pékin. En 1960 il profite d'une proposition de l'agence *Chine nouvelle* qui cherche des rédacteurs pour la relecture et la mise en forme de ses revues destinées aux pays francophones, pour partir à Pékin.

Mais au fil des mois, il découvre une autre face du communisme chinois. La réalité tempère son enthousiasme militant. Il ne cache pas sa déception et, devant ses collègues, devient de plus en plus critique à l'égard du régime. Dénoncé, il est arrêté en mars 1962, accusé d'être un contre-révolutionnaire. Après quelques mois de prison, il est envoyé au *Lao Gai*, l'abréviation chinoise du principe de la *Rééducation par le travail,* dans l'un de ces milliers de camps de travaux forcés mis en place dès 1949 par les communistes.

Comme étranger, il bénéficie d'un traitement plus favorable que celui des autres prisonniers dont il est séparé. Mais son témoignage est révélateur du fonctionnement du système pénitentiaire chinois et du sort de ces millions d'individus –cinquante selon les spécialistes– qualifiés de «criminels» par le régime et dont plusieurs millions seraient morts de faim, de froid et de mauvais traitements. Témoin privilégié en raison de son statut, il raconte dans ce livre la vie quotidienne des détenus, la faim, la dureté des gardiens, la surveillance mutuelle qu'exercent les prisonniers les uns à l'égard des autres.

Libéré en 1962, suite à plusieurs interventions des autorités suisses, Baudin est expulsé de Chine. De retour en Suisse il refuse toute interview et renonce à la politique. Rares sont ceux qui savent que l'employé communal lausannois qu'ils rencontrent a passé deux ans de sa vie dans le goulag chinois. Il faudra l'insistance de ses petits-enfants pour qu'il accepte enfin de raconter son histoire et de témoigner de cette page sombre du communisme chinois. Une page, rappelle-t-il, qui n'est toujours pas fermée, deux à trois millions de Chinois étant encore détenus dans l'un ou l'autre de ces camps qui, selon la terminologie de Pékin, ont été créés pour «punir et réformer les criminels».

C. T.

Jean-Michel Baudin
Du Lavaux au Lao Gai
Xenia, 2011, 345 p., Frs 28.40

Stars et tripes

Donald Westlake
Monstre sacré
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Bondil
Rivages, mai 2011, 271 p., Frs 36.70

Mort voici trois ans, Donald Westlake aura marqué le roman noir par ses récits inventifs, drôles, généreux. Pour dire vite, trop vite, il y a deux Westlake, celui de la série des Dortmunder, cambrioleur aussi astucieux dans la préparation du méfait que malchanceux au moment du passage à l'acte, et celui de héros engagés dans un projet individuel visant à réparer –de façon criminelle certes, et à leur propre profit– une injustice sociale, souvenons-nous du *Couperet* (même éditeur). Plus de vingt ans après sa parution, *Monstre sacré* vient d'être traduit en français. Il s'agit d'un roman à part dans l'œuvre (le terme d'œuvre s'applique aussi à un auteur de romans noirs) de Westlake : le récit est centré sur un seul personnage, Jack Pine, star de cinéma sur le déclin, tant dans sa carrière que dans sa chair.

Le roman commence mal, pour le héros en tout cas. Un long cri de douleur, Pine a mal partout. Sans doute une terrible gueule de bois ; il ne se souvient absolument pas de ce qu'il avait fait la veille, et voici qu'il se trouve péniblement vautré au bord de sa piscine, face à un journaliste, O'Connor, venu l'interviewer pour le compte d'un magazine de célébrités. Le fidèle et futé Hoskins aide (et aidera à plusieurs reprises) la star à se maintenir en état de tenir la conversation, ou plutôt le monologue, car tel est le but de O'Connor. Une star décatie au bord de la piscine, un inconnu qui fait irruption, un majordome attentionné, cela nous rappelle quelque chose… Contrairement au personnage joué par Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard*, Jack Pine n'est pas en quête de come-back. Il répond aux questions d'un journaliste qui s'intéresse à sa carrière.

Monstre sacré est un roman construit en alternance, présent (O'Connor et Pine, alias «je») et passé, sous forme de flash-back, chronologiques, lors desquels Pine, alias «il», voit sa trajectoire retracée. Comment un jeune homme passera-t-il d'amateur de théâtre du temps de ses études à vedette d'Hollywood, avec un Oscar comme consécration ? Une belle gueule ne suffit pas, on s'en doutera ; le talent pas davantage. Les femmes auront leur importance, mais pas seulement ; d'abord une actrice bien plus âgée, qui lancera Pine sur les planches, puis une épouse, une autre, un auteur de théâtre homosexuel à qui Pine feindra de ne pas résister. Passant, après des déconvenues, du théâtre au cinéma, il fait confiance en un agent d'acteurs, qui lui dresse, perspicace, son plan de carrière. *«Pour le type d'acteur que vous êtes, nous commençons par le film de motard, puis nous passons au tueur psychopathe et ensuite au film où vous êtes malade. Après ces trois-là, votre réputation sera bien établie, vous pourrez tourner ce que vous voudrez.»*

Les chemins qui mènent à la reconnaissance sont tortueux, faits d'obstination, de séductions, de trahisons. L'alcool tiendra un rôle de plus en plus important, *«mais ça ne m'embêtait pas. Tant que j'étais ivre, je considérais la vie comme une immense fête.* (…) *Le point de non-retour s'est produit le soir où j'ai remporté mon Oscar».* Il y a aussi Buddy, ami des temps du bac à sable, puis des premières amourettes. Buddy, un personnage d'emblée antipathique, un parasite, voire un coucou, qui a l'art et la manière d'entraîner Pine dans le pétrin, comme de l'en sortir. À fines touches, Westlake distille le malaise avec son évocation de la relation qui unit les deux amis.

Et Pine, avec plaisir, avec détachement, avec souffrance, de se raconter à l'interviewer, lequel fait preuve d'une absolue patience. La tentation de parler de soi se fait de plus en plus vive. D'abord l'ascension, puis la chute, saisissante. Celle du roman ne l'est pas moins, qui nous rassure : il s'agit d'un «vrai» Westlake. *(G. M.)*

Devoirs de souvenirs de vacances

Coire (GR), juillet 2011

Devoirs de souvenirs de vacances

Albanie, été 2011

Charles Chopin au pôle Nord

par Charles Chopin

Devoirs de souvenirs de vacances

Munich, été 2011

Rejaugeons Jijé

PARCE qu'il forma au métier trois géants de la BD franco-belge (Franquin, Morris, Giraud, excusez du peu) ainsi que quelques auteurs connus (dont Will, Mézières, Derib, Dimitri…), la critique et ses éditeurs s'efforcent depuis quelques années de revaloriser l'œuvre du Wallon Joseph Gillain (1914-1980), dit Jijé. Parce qu'il fut apparemment un personnage truculent, généreux et sympathique, se construit petit à petit la figure d'un anti-Hergé, aussi épicurien et tolérant que le père de Tintin fut ravagé par les démons, politiques et existentiels, du catholicisme intransigeant de l'entre-deux-guerres. De rééditions en compilations, de préfaces en commentaires, se ripoline la statue de l'ancêtre de l'«École de Marcinelle-Charleroi», qui serait moins sujet à discussion que le fondateur de sa consœur de Bruxelles.

Les premiers travaux de Jijé méritent-ils ces torrents d'éloges sans nuances? Nous allons le vérifier en nous penchant sur sa production des années trente et quarante, difficilement accessible jusqu'à tout récemment. Les albums de la Guerre froide (*Valhardi* deuxième période, *Jerry Spring*, *Tanguy et Laverdure*) ne seront pas abordés ici.

Le plagiat comme norme des arts de masse

Le premier héros de Jijé s'appelle Jojo : deux points pour les yeux, des cheveux en brosse, un nez en pointe dans un cercle suffisent à former son visage. Il s'agit d'une pure paraphrase visuelle de Tintin, créé sept ans plus tôt. Comme le compagnon de Milou, Jojo court le monde et affronte des méchants de tous acabits.

Dans *Les nouvelles aventures de Jojo*, parues d'octobre 1937 à juillet 1939 au sein du magazine *Le Croisé*, à Namur, le héros juvénile part au Congo protéger des missionnaires menacés. Traversant le Sahara algérien, il combat les rebelles preneurs d'otages (1) aux côtés des méharistes français. Arrivé dans la colonie belge, il doit affronter un commerçant cupide et un agent communiste (2) qui manipulent les Noirs pour s'emparer des richesses locales. Ils exploitent *«les mauvais instincts des nègres dans un but détestable»*. Le commissaire de police est leur complice, de même que les hommes-léopards. Jojo vient finalement à bout de la révolte indigène en jouant le clown et en faisant danser les rebelles. Les expressions *«turco»*, *«moricaud»*, *«ouistiti»*, *«macaque»*, *«cloporte»*, *«pou»* émaillent le propos.

Le plagiat est évident. Jijé pille *Tintin au Congo* (scène du lion, rôle des hommes-léopards, combat avec le rhinocéros, rebond sur l'hippopotame, etc.). La seule différence notable tient au choix des ennemis de l'empire belge : face à Tintin, la maffia américaine intrigue pour s'emparer du Congo; Jojo doit combattre quant à lui les communistes. La messe serait ainsi dite, et Hergé a dénoncé très tôt le vil copieur. Sauf que nous retrouverons pas mal de scènes des *Nouvelles aventures de Jojo* dans *L'or noir* (tempête de sable) et dans *Le Crabe aux pinces d'or* (Algérie, fortin, méharistes, mirage, pillards), qui paraîtront peu après. Plutôt qu'à une inspiration à sens unique, on a ici plutôt affaire à des plagiats croisés.

De toute façon, comme pour ce qui concerne le cinéma des premières décennies, le «droit moral» de l'auteur» est dénué de sens pour la BD de cette époque, ainsi que pour les éditeurs qui retaillent et retouchent sans cesse les planches fournies. Ces arts sans la moindre reconnaissance culturelle vivent d'emprunts permanents, d'influences réciproques, et les ambiances coloniales de ces premiers albums collent de près aux films et romans d'aventures de la période.

Jijé démarre visiblement dans le récit en image sans grande conviction, le travail est bâclé, réalisé à la petite semaine : le personnage arabe de Ben Tchouk Tchouk (!) devient un Noir d'une case à l'autre. On perçoit toutefois un sens du trait remarquablement dynamique, qui se manifestera avec les personnages suivants.

Freddy Fred, Trinet et Trinette, Blondin et Cirage...

Apparaît ensuite un clone de Jojo, second jumeau de Tintin : Freddy Fred, publié dans *Spirou* d'avril à novembre 1939. *Le mystère de la clef hindoue*, suite de rebondissements sans grande cohérence, nous montre Freddy en lutte contre le crime international et le fanatisme indigène dans l'Inde britannique. On y assiste même à une manifestation indépendantiste, sous la conduite de Gandhi en personne, accompagnée de slogans bien carrés : «L'Inde aux Hindous» et «Mort aux blancs».

Dans le même ordre d'idées mais avec une sensible amélioration de la qualité du dessin, *Trinet et Trinette dans l'Himalaya*, (in *Spirou*, novembre 1939-avril 1941) montre des Tibétains hystériquement xénophobes, manipulés par un aventurier occidental. Le nationalisme, quand il n'est pas européen, est une force fréquemment négative dans la BD de cette époque, comme le démontrent les travaux de Philippe Delisle (voir ci-dessous).

Les héros sont cette fois deux jeunes enfants dont l'oncle ingénieur a mis au point un engin volant (3) et s'est fait engager dans la conquête d'un pic himalayen, tandis que s'oppose à lui une bande de criminels prêts à tout. Le chef en est un bourgeois bien gras, au nez crochu, fumeur de cigares et à l'accent yiddish très prononcé (qu'il perd d'ailleurs soudainement dans le cours du récit). Jacques Martel (c'est le nom du tonton) finit par remporter cette nouvelle bataille de Poitiers.

Au moment où éclate la guerre, Jijé a également entamé les aventures de Blondin et Cirage. Dans cette paire multiraciale belge, le jeune Blondin est une nouvelle déclinaison du modèle tintinien (frisée cette fois). Quant au négrillon Cirage (*«Joseph, mon frère adoptif»*, le présente Blondin), il a souvent le beau rôle, sans paternalisme excessif.

Dans *Blondin et Cirage en Amérique* (in *Petits Belges*, juillet 1939-septembre 1940), les deux lurons partent à la recherche du père du premier, prospecteur séquestré. Aux USA, seuls les brigands se montrent racistes (*«sale négro»*), la police paraît largement corrompue et les Indiens aident à délivrer le prisonnier.

Jijé enchaîne immédiatement avec *Blondin et Cirage contre les gangsters* (octobre 1940-septembre 1941) où une bande de malfrats sème la désolation depuis un château prétendument hanté. Le chef des gangsters s'appelle cette fois Samuel Block. Il possède un yacht, consomme des havanes, terrorise ses sbires et nargue la police. Son nez est banalement patatoïde, mais il a les oreilles nettement décollées.

Le troisième épisode de cette série, *Jeunes Ailes*, s'ouvre sur quelque chose d'inhabituel dans des récits très conformistes et comme tels largement hors du temps : une allusion à la guerre qui bat son plein. *«Pour être heureux, vivons cachés! Vive la campagne! Ici au moins pas de danger de bombardements ni d'avions…»* dit un voisin qui va recevoir sur la tête le planeur miniature de Blondin. Le père du héros, invité par un collègue ingénieur qui habite dans les montagnes suisses (train, car postal, armailli et cor des Alpes), emmène Blondin dans ce «chic» pays (21 fois cet adjectif en 48 pages). Dénué ce coup-ci de criminels, de trafiquants et de kidnappeurs, le récit égrène des rivalités et des affrontements entre enfants dans un cadre bucolique. Tout le monde se réconcilie à la fin autour des petits avions.

Le paisible décor helvétique sert manifestement à faire rêver les enfants du Plat Pays, confrontés aux réalités de l'Occupation. La fascination pour les engins volants imprègne toute la production populaire de l'époque. *Jeunes ailes* est paru dans *Petits Belges* entre octobre 1941 et septembre 1942, avec comme sous-titre «Les nouvelles aventures de Blondin» L'adorable négrillon Cirage, si flatteur pour le colonialisme belge, a en effet disparu, sans explication ni rappel. Spontanée ou contrainte, l'adaptation aux valeurs racistes prônées par les autorités allemandes est ici évidente. Comme l'euphémise un préfacier : *«Le temps n'est plus aux grandes aventures et aux héros de couleur.»* (4)

Trinet et Trinette dans l'Himalaya, 1939-1941

Spirou, novembre 1940

Blondin et Cirage contre les gangsters, 1940-1941

Spirou plus Fantasio

Ayant fait ses classes en BD et se trouvant disponible du fait de la démobilisation, Jijé va devenir l'illustrateur à tout faire des éditions Dupuis. Durant quelques semaines en 1940, puis durablement à partir de 1943, on lui confie le personnage-titre du *Journal de Spirou*, dont le créateur français éprouve les plus grandes difficultés à faire parvenir les planches jusqu'en Belgique. Dès la quatrième planche écrite et dessinée par Jijé (14 novembre 1940), le jeune groom est enlevé sur les ordres d'un cinéaste nommé Isaac Godsak. Dans *Le pilote rouge* (septembre1943-octobre 1944), Spirou se trouvera tout d'abord en butte aux manœuvres d'un autre grand capitaliste criminel : le constructeur d'avions Aristide Bimbam. Le récit se poursuit sur une île du Pacifique où atterrissent les héros et où les sauvages cannibales adorent une pompe à essence. Spirou part ensuite dans un *Voyage dans le temps*, évidente évasion hors d'une époque troublée (octobre 1944-mai 1945).

Le personnage de Fantasio, bien plus amusant qu'un groom gentillet, naît dans ces épisodes. Il devient très vite l'incarnation du parfait zazou, qui sème dès la Libération la panique parmi les mémères, les vieux barbons, les bourgeois et les ouvriers. Comme chez Franquin un peu plus tard, on est frappé à lire ces planches par la présence, l'influence et parfois les dégâts des Américains dans la Belgique post-1944, alors que les Allemands n'ont jamais été montrés. Le *Journal de Spirou* affiche un fort enthousiasme pro-alliés dès sa reparution, mettant immédiatement sur pied un grand «Critérium de la Libération».

De Superman à Don Bosco

Autre succession improvisée, Jijé avait repris d'un jour à l'autre les aventures de *Marc, hercule moderne*, alias Superman, dont les clichés n'arrivaient plus en Europe. Il passe ensuite à un autre être aux pouvoirs surnaturels, mais nettement moins influencé par la culture américaine…

Don Bosco (1815-1888, canonisé par Pie XI en 1934) était un curé piémontais, dont l'action consista à recueillir et à encadrer les jeunes gens pauvres en voie de déchristianisation. La biographie dessinée par Jijé (février 1941-décembre 1942) nous le montre sans cesse en train d'organiser et de financer des patronages qui suscitent l'inquiétude et la désapprobation des bourgeois et du bas clergé. Vont surtout se dresser sur sa route les *«hérétiques vaudois»* c'est-à-dire les protestants (le mot n'est jamais employé), qui n'hésitent pas à stipendier un tueur pour assassiner le curé. Mais la Providence intervient à plusieurs reprises, notamment sous la forme d'un

---

Philippe Delisle
Spirou, Tintin et Cie, une littérature catholique ? Années 1930 / Années 1980
Karthala, 2010, 184 p., €19.–

Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial, des années 1930 aux années 1980
Karthala, 2008, 196 p., €19.–

Quiconque a tenu dans ses mains, fût-ce du bout de doigts, un exemplaire des journaux *Spirou* ou *Tintin* des années 40 et 50 n'aura pas manqué de noter la profusion de preux chevaliers, de braves scouts et de dévoués missionnaires.

On trouvera dans ce livre l'origine de cette imprégnation forte des thèmes catholiques. La BD dite «franco-belge» (née en Belgique, mais très vite orientée vers le marché français, seul susceptible de lui offrir quelque rentabilité) participe au projet de reconquête des esprits par l'Église, qui se soucie de fournir une «bonne presse» à ses ouailles. Et comme on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, il convient de proposer aux plus jeunes lecteurs non plus seulement des images pieuses mais des récits en images entraînants, à la manière de ce que font les Américains. Tintin naît dans le supplément juvénile d'un quotidien ultra-catholique, et Spirou est créé pour une maison d'édition spécialisée dans les lectures édifiantes.

Les créateurs de cette «école» avaient généralement passé par les écoles confessionnelles, le mouvement scout, les Jeunesses catholiques. Leur formation professionnelle et leur activité salariée dépendaient même parfois directement de l'Église, qui diffusait largement dans son réseau scolaire et associatif leurs productions. Cette représentation du monde s'est révélée étonnamment stable, puisqu'elle a duré de 1930 à 1960, et certaines séries ringardes la perpétuèrent encore plus longtemps.

Alors que le moralisme conservateur qui imprègne la BD franco-belge de cette époque est généralement mis au compte de la loi française de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, qui menaçait d'asphyxie les journaux contrevenant à ses dispositions même s'ils étaient produits en Belgique, le travail de Philippe Delisle montre de façon convaincante que ce système de valeurs imprégnait les productions belges dès leur naissance, vingt ans avant la loi française. On aurait souhaité toutefois une analyse plus poussée des albums de Saint-Ogan (Zig et Puce) qui anticipent tous les autres en matière de stéréotypes, tout en provenant d'un milieu socioculturel totalement différent.

La religion est directement présente dans quelques récits bibliques ou hagiographiques illustrés, comme ce *Monsieur Vincent* (de Paul) récemment réédité au Lombard. Plus nombreux sont les héros d'un Moyen-Age baigné de religiosité, époque de pureté exempte des miasmes du modernisme, et les scouts abondent, pétris de bonnes intentions et toujours en train de se livrer à des actions largement ludiques ou admirablement aventureuses.

L'auteur le reconnaît, son analyse ne porte que sur les albums publiés, ce qui filtre passablement la production car, au contraire de ce qui se passe aujourd'hui, la BD passait alors avant tout par les journaux et seules certaines séries prestigieuses avaient droit à la parution en volume cartonné ou, plus tard, broché. La sélection par la «qualité» reflétait la stratification sociale, car si l'hebdomadaire était accessible aux enfants des classes populaires, l'album restait jusque dans les années 60 réservé aux rejetons des classes supérieures. Il eût été intéressant de voir si les séries qui ne passaient le cap de l'album étaient tout autant imprégnées de bigoterie.

L'auteur dit rechercher des *«échos de la théologie, des pratiques et des débats»* propres au catholicisme, il cherche des traces de *«christocentrisme»* ou de *«culte marial»*, allant jusqu'à écrire sans la moindre modalisation une phrase aussi inquiétante que *«Alors que la Vierge s'était peu manifestée depuis le milieu des années 1870, on dénombre quelque 170 apparitions entre 1928 et 1958.»*

Ce point de vue limité l'amène à bâcler son examen de la représentation des religions non-catholiques. Il passe totalement à côté de l'antisémitisme latent de ces publications jusque dans les années 1940 et ne perçoit pas vraiment un antiprotestantisme qui n'est pas seulement fait d'occultation, mais qui affleure çà et là (voir ci-contre l'exemple de Jijé).

De même, Delisle cherche à positiver à outrance certaines «ouvertures à l'autre» sans voir que la sinophilie du *Lotus bleu* ou l'indianisme de Jijé ne s'apparentent pas forcément à de l'anticolonialisme tant ils sont d'abord dressés contre la domination anglo-saxonne.

Blondin et Cirage, février 1941

Blondin sans Cirage, octobre 1941

grand chien gris, pour sauver le saint homme. Les protestants, qui sont présentés à d'autres moments comme de riches bourgeois fumant le cigare et siégeant dans un décor de club ou de conseil d'administration, parlant de «leur» gouvernement, tentent également de susciter des mouvements de la populace contre Don Bosco.

Le récit remplit largement sa fonction hagiographique: l'élu de Dieu fait tomber la pluie, multiplie les pains, menace le roi Victor-Emmanuel des foudres divines, sert d'intermédiaire entre la monarchie et le Saint-Siège, fonde une nouvelle congrégation (les salésiens) et ramène Victor Hugo à la foi! Ses missionnaires baptisent 15'000 sauvages en Patagonie, tandis que ses innombrables songes prémonitoires lui permettent d'avertir le pape de la prochaine perte de Rome. Quand le Saint-père obéit à l'intuition de Bosco et reste au Vatican, prisonnier volontaire, le texte précise que *«De nos jours, dans un esprit de conciliation réciproque, le pape et l'État ont cherché et trouvé un terrain d'entente et ont reconstitué la cité vaticane.»* On aura reconnu ici une allusion discrète aux accords du Latran, que la papauté passa avec Mussolini en 1929.

Paru en album en 1943, *La vie prodigieuse et héroïque de Don Bosco* sauvera Dupuis de la ruine (100'000 exemplaires vendus en Belgique durant la guerre, refonte en 1949, nombreuses rééditions). Ce succès encouragera la maison d'édition à persévérer dans ses convictions et à faire du Piémontais son saint protecteur (5).

Le thème des mouvements de jeunesse en bute à l'hostilité des bourgeois et des bien-pensants est évidemment à mettre en résonance avec les idées à la mode dans la Belgique de ces années-là. Quelques cases se font plus politiques : devant un parterre de banquiers, d'industriels et de financiers, Don Bosco explique que pour résoudre la question sociale, il convient qu'ils sortent l'argent de leurs poches pour servir à l'éducation du peuple, sinon les ouvriers révoltés viendront demain le prendre de force.

Don Bosco, 1941-1942

Valhardi le bien nommé

D'aucuns affirment qu'avec *Don Bosco*, Jijé aurait, peu avant Edgar P. Jacobs, inauguré le genre dit réaliste dans la BD européenne. Le personnage de Jean Valhardi confirmerait cette nouveauté en étant le premier héros de pure aventure de ce côté-ci de l'Atlantique. L'enthousiasme des commentateurs se fonde ici encore sur une lecture bien rapide. Les premiers épisodes des enquêtes du détective (1941-1946) sont encore très proches de Tintin, et si le trait s'assombrit momentanément, on constate un retour rapide vers le dessin tout en rondeurs de mise à l'époque. L'innovation viendra plus tard.

Jean Valhardi est inspecteur aux Assurances Universelles, une compagnie confrontée à des incendies à répétition dans la vallée du Rhône. La traque mène à une bande de malfaiteurs cachés dans les sous-sols d'un château. Bénéficiant de l'aide de la police et de la gendarmerie (de Vichy ?), Valhardi traverse la France du Nord du Sud (pas de trace de la ligne de démarcation). La suite l'emmène avec son protégé Jacquot en Afrique du Nord, où le père de ce dernier a disparu. Les inévitables pillards maghrébins s'en mêlent, capturent Jean et Jacquot, avant que le désert les assoiffe. Ouf, ils sont sauvés par des soldats mêharistes. Jean doit encore affronter un guépard apprivoisé, avant d'apprendre que le père de Jacquot avait découvert une source de pétrole. Au final, le chef des brigands locaux se révèle être un gros commerçant occidentalisé du nom d'Omar Ben Abbas (voir *Le crabe aux pinces d'or*, paru l'année d'avant).

Entouré de personnages insignifiants, jamais installés, Valhardi est un grand blond musclé à la nuque dégagée, le menton en avant, le coup de poing facile (mais toujours pour la bonne cause). Il porte des pantalons golf puis, la Méditerranée franchie, des jodhpurs. Le scénariste Jean Doisy présente ainsi son héros : *«Jean Valhardi, respectant le Code d'Honneur* [des Amis de Spirou (6)], *est franc et droit; il est l'ami de tous, mais surtout des faibles; il a du cran, se sacrifie pour les autres, n'hésite pas à se salir les mains… Jean Valhardi serait le bras droit de Don Bosco, si celui-ci vivait à notre époque.»* (7)

L'encadrement de la jeunesse représente à cette époque un enjeu de première importance. Depuis un demi-siècle, les Églises, les partis, les syndicats et *in fine* les États s'efforcent de mettre sur pied des structures de socialisation qui servent leurs intérêts. Valhardi joue le rôle d'un éducateur aventureux; chez la concurrence, Lefranc le sera également un peu plus tard, dans un registre nettement plus apocalyptique. À ce schéma s'opposent les héros individualistes, généralement sans attaches, et bien sûr les groupes de jeunes laissés à eux-mêmes, qui vont des joyeux farceurs anodins (Quick et Flupke) aux vraies bandes de «sales gosses» qui sèment le trouble.

Dans le deuxième épisode de ses aventures (octobre 1944-juin 1946), Jean Valhardi est promu responsable des affaires sociales dans sa compagnie d'assurances. Il organise un «chantier de jeunesse» pour les enfants du personnel dans les Ardennes : nuques rases et chemises ouvertes. Sabotages et vols sont constatés, un «étranger» est suspecté, puis un jeune prolo à casquette, le grand Jules, est capturé. Il fait partie d'une bande de «voyoux» (*sic*) qui se révèlent endoctrinés par un chef qui leur parlait de *«belles idées de fraternité et de liberté»*. Ils seront prestement remis dans le droit chemin. Suit un classique récit d'enquête sur des disparitions de cargos, qui mènera le héros jusqu'à une base de pirates du côté de l'Antarctique.

Les repiquages se poursuivent, avec un capitaine ivrogne et colérique vêtu d'un pull marin bleu, qui joue un rôle secondaire, et un hydravion allemand de marque Arado, qui est le même que celui de *L'étoile mystérieuse*. Un financier du nom de Block apparaît à nouveau, mais finit par rendre service à l'enquête. Les temps changent…

Jean Valhardi, début 1945

«J'ai servi l'Espagne...»

Avec *Don Bosco* avait démarré une veine biographico-édifiante que Jijé prolongera par des albums consacrés à Jésus (un ratage esthétique et commercial), Baden-Powell, Charles de Foucauld (en pleine guerre d'Algérie) et Bernadette Soubirous. Entre le saint piémontais et le Fils de Dieu, il dessina une vie de Christophe Colomb, qui parut avec une longue interruption chez Dupuis entre 1942 et 1945. Encore une fois, le commentaire autorisé dégénère en contresens historique : *«Le sujet ne manquait pas d'audace. Les populations sous le joug espéraient reconquérir leur liberté grâce à la puissance industrielle des États-Unis, entrés en guerre contre l'Axe après une longue période d'isolationnisme mercantile. Évoquer la découverte du Nouveau Monde constituait une référence discrète à l'aide que l'on attendait de l'autre rive de l'Atlantique.»* (8) En fait, le «Révélateur du Globe» était un héros officiel de l'Espagne franquiste, qui venait de célébrer très officiellement le 450e anniversaire de la prétendue Découverte de l'Amérique. De plus, le récit, antiploutocratique (*«La Compagnie des Indes et sa nuée de parasites rapaces et cruels…»*), colonialo-paternaliste et royaliste, se situe dans la pure tradition du catholicisme réactionnaire belge. Le Découvreur, habité d'une foi inébranlable en sa mission, y apparaît porteur d'une force tranquille d'essence surhumaine. On peut voir là l'influence de la campagne menée à la fin du XIXe en vue de la canonisation de Colomb. Reste de cet album l'inauguration, du genre «aventures maritimes» dans la BD européenne, qui connaîtra quelques petits succès par la suite et un pur chef-d'œuvre (*Les passagers du vent*).

Un dilettante bien de son époque

À l'inverse d'Hergé ou de Jacobs, Jijé fut indéniablement un scénariste maladroit, produisant des récits de type marabout-bout-de-ficelle, dénués de construction et de véritable intrigue. Incapable dans ses premières années de suivre les textes d'un autre, il ne laisse aucune œuvre personnelle cohérente. Il semble condamné à la reprise de séries interrompues (dont Tanguy et Laverdure, dont il reconnaissait le caractère autrement plus rentables) et aux abandons de personnages auxquels il ne s'identifie pas,

Antisémite, anticommuniste, antiploutocratique, antiprotestante, son idéologie de départ est un mélange de valeurs d'extrême droite, pas exclusivement nazies, mais nettement ultra-catholiques. Certes il ne semble pas participer des connexions politiques du père de Tintin, mais il affiche spontanément un système de valeurs très proche. Il sera d'ailleurs lui aussi invité à séjourner quelque temps en prison à la Libération, sans que les griefs qui lui sont reprochés puissent être clairement établis.

Rapide et touche-à-tout, il devint rapidement un habile dessinateur, d'une grande lisibilité si on le compare au premier dessinateur de Spirou par exemple. Son œuvre resta plus potentielle que réelle, malgré quelques cases magnifiques, parce son style demeura oscillant, avec de fréquentes régressions. Sa vraie «patte» n'apparut que bien après ses débuts, avec le passage au western.

M. Sw.

Jijé
Intégrale Jerry Spring
Dupuis, 3 vol. parus depuis 2010, env. Frs 40.30

Jerry Spring, que Jijé lance en 1954, ressemble à un western conformiste, digne de la production hollywoodienne moyenne. L'intérêt de cette republication en «intégrale» est d'abandonner la couleur, totalement négligée par l'auteur, pour retrouver la force de son dessin au pinceau en noir et blanc. Les grandes cases de cette série, très contrastées, au cadrage habile et au rythme efficace, sont sans conteste la meilleure production de l'auteur. L'impression est d'excellente qualité. Une partie des bulles ont été relettrées, la ponctuation corrigée, la syntaxe améliorée, les onomatopées modernisées, et la concordance des temps révisée. L'introduction, meilleure que de coutume, replace Jerry Spring dans son contexte et reconnaît la nette influence des créateurs américains.

Jijé
Tout Jijé 1942-1945
Dupuis, 2010, 302 p., Frs 47.–

Avec un épais volume 1942-1945 s'achève la série en 18 tomes des œuvres de Jijé parues chez Dupuis. Ce colossal travail d'édition aura relevé parfois du labeur de bénédictin, par exemple pour restaurer des planches dont les originaux étaient perdus de longue date et dont l'impression n'avait guère été soignée. On regrettera seulement que les introductions très érudites passent comme chat sur braise sur le contenu idéologique et l'inscription historique de certains épisodes, tout en pratiquant constamment l'hyperbole laudative. Dans ce tome, la volonté de faire des éditions Dupuis un foyer de la Résistance *«affichant une neutralité ostensible à l'égard des événements»* a quelque chose de ridicule lorsqu'on connaît les propos d'un dirigeant de la maison: *«Les Allemands nous convoquaient sans cesse pour la censure… et ils ont estimé que c'était du gaspillage de papier que d'imprimer des journaux d'enfants à l'époque et c'est surtout pour des raisons "économiques" qu'ils ont stoppé la parution. Nous avons toujours eu des embêtements avec eux pour les séries imprimées dans le journal mais c'est surtout une question d'économie de papier qui pouvait leur servir à eux.»* (Charles Dupuis, entretien, in *La Seconde Guerre mondiale et toujours… Spirou*, Deligne, 1975)

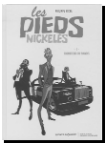
1) Notons que le nomade insoumis est lâche : capturé il implore *«Bon roumi, pitié, j'ai* [?] *femme*[s?] *et dix enfants.»* Les éléments entre crochets sont illisibles dans la réédition Chlorophylle de 1980.
2) L'homme de Moscou chante *«Jaunes, noirs, blancs seront frères, et les peuples seront libres… Vive la liberté et le communisme!»*
3) Ici l'inspiration vient évidemment des aventures de Jo et Zette, inaugurées par Hergé en 1936 pour le marché français.
4) Thierry Martens, in *Tout Jijé 1938-1940*, Dupuis, 2001
5) *«Conduite à l'époque par des directeurs extrêmement pieux (l'un d'eux recevait directement, dit-on, des instructions de saint Jean Bosco, fondateur des Salésiens, à qui était dédiée l'entreprise), la maison n'aurait pas apprécié que des dames en déshabillé provocant dansent un French cancan endiablé devant les jeunes lecteurs de* Spirou.» Yvan Delporte, *La face cachée de Morris*, Lucky Productions, 1992, p. 55.
6) Les Amis de Spirou (5'000 membres en 1940, 50'000 en 1943) ont été créés pour fidéliser les lecteurs et donner une dimension autant morale qu'éducative au journal. Ils se réunissaient fréquemment, prônaient l'obéissance à un «Code d'honneur» et se livraient à diverses activités inspirées du mouvement scout.
7) Préface à l'album *Jean Valhardi détective*, 1943
8) Thierry Martens, in *Tout Jijé 1942-1945*, Dupuis, 2010, p. 161

Les aventures de Blondin et Cirage parurent en premier lieu dans *Petits Belges*, hebdomadaire des moines prémontrés de l'Abbaye d'Averbode. Les textes de cette publication font parfois allusion à la guerre en cours, toujours d'un point de vue catholique. En octobre 1939, le conflit est expliqué par *«l'alliance honteuse de deux dictateurs Sans-Dieu»*: il faut prier pour l'Allemagne et la Russie, comme *«vous priez pour les païens de l'Inde ou de l'Océanie»*.

On se fera une idée de cette revue au travers d'un article signé «Le cadran solaire», daté d'avril 1946, soit un an après l'ouverture des camps d'extermination. Commençant par rappeler que *«même après que Pilate eut déclaré ne trouver aucune faute en Jésus, les Juifs continuèrent à le prendre à partie sauvagement et à exiger à grands cris la mort de l'Homme-Dieu»*, et que *«la Sainte Église, comme une bonne mère, prie pour tous les enfants des hommes aussi pour les Juifs, pour "les Juifs perfides"»*, l'auteur plaint les Juifs pour les malheurs qu'ils ont subis récemment et dans l'histoire (empêchés de rentrer en Palestine, victimes par millions des fours crématoires, *«vraiment nés sous une mauvaise étoile»*, etc) avant de suggérer ce conseil: *«Nous devons faire comme Notre-Seigneur: prier pour ceux qui Le crucifièrent. Puissent-ils un jour comme nombre de leurs frères découvrir le vrai Messie! Alors seulement, ils trouveront la vraie paix.»*

Situé dans la même mouvance, *Le Croisé*, organe de la Croisade eucharistique, fait preuve d'un monarchisme inébranlable. En mai 1945, au moment où la Wallonie penche nettement pour la République, il publie un serment léopoldiste de la plus belle eau: *«Nous, les jeunes Croisés, fièrement nous jurons, / aujourd'hui et toujours de vénérer ton nom ! / Règne longtemps, Roi magnifique, / Nous nous rangeons autour de toi; / Dieu protège la libre Belgique / et son Roi!»*

Petits Mickeys et grands principes



Philippe Riche
Promoteurs du paradis *(Pieds Nickelés 1)*
Vents d'Ouest & Ventillard, 2011, 48 p., Frs 18.50

Doyens d'âge de la BD française, les Pieds Nickelés méritaient un sérieux coup de jeune. La nouvelle mouture va dans ce sens. Filochard parle arabe pour mieux entortiller l'émir du Qatar, les gadgets communicationnels abondent, les personnages sont en prise sur l'actualité (une vieille gâteuse héritière des parfums, une star du rap breton, un ministre libéral pourri), la situation sociale est bien sentie (sortant –comme toujours– de prison, nos trois lascars ont le choix entre agent de sécurité, opérateur de *call center* et technicien en propreté en hôtellerie), la langue est modernisée (fini l'argot de grand-papa, *«on ne va pas s'endormir sur le rôti»*). Le dessin, anguleux, abandonne les bordures de cases et multiplie les images sur chaque page, obligeant le lecteur à une lecture dynamique qui évite l'assoupissement propre à la facture classique de tant d'albums. Reste la morale de cette série, inchangée depuis les années 1910: quand on croit avoir tiré le gros lot, il y a toujours un arnaqueur de plus gros calibre qui nous attend au coin de la rue.

Antoine Buéno
Le petit livre bleu, *analyse critique et politique de la société des Schtroumpfs*
Hors Collection, 2011, 175 p., Frs 25.60

Cet opuscule couleur cyan vient de déclencher un psychodrame chez les bédélâtres, ceux-là précisément qui réclament à cor et à cri que la BD soit traitée avec le même respect que les autres formes culturelles, mais lâchent une excrétion nerveuse lorsque la critique s'applique à leurs fétiches d'enfance. Pas de quoi fouetter Azraël pour autant: l'auteur essaie, plus ou moins laborieusement, d'appliquer quelques idées de sciences humaines au monde des Schtroumpfs.

Après une amusante description morphologique, métabolique et sociale de ces êtres minuscules, de pertinentes remarques sur quelques affleurements d'antisémitisme, et un bon chapitre sur la dimension utopique de leur monde, rêve d'une communauté villageoise préindustrielle à très fort contrôle social, Antoine Buéno se lance à la conquête du Graal médiatique: les lutins bleus incarneraient à la fois le stalinisme et le nazisme. Toutes les gazettes en parlent. Savez-vous que le Schtroumpf à lunettes symbolise à la fois Léon Trotski et la Stasi? Hannah Arendt pour les bambins, en somme.

Excès de concepts, manque d'intérêt pour la sociologie de la production ou de la réception, ignorance de l'histoire du genre et ses clichés, mégalomanie légère, qui pousse l'auteur à placer son propre ouvrage dans la chronologie des grandes dates de l'histoire des Schtroumpfs, marquent ce *Petit livre bleu* qui hésite au départ entre le ton savant et la rigolade distancée, avant de se révéler comme une caricature de travail universitaire, avec des notes en bas de page grotesques. Au final, le propos s'avère bien mince, qui tiendrait en un article de magazine de loisirs.

Perriot & Malherbe
Belleville story
Dargaud, 2010-2011, 2 vol., Frs 26.– l'un

Il se présente comme «une légende chinoise». M. Zhu est un détective du Sichuan qui enquête pour retrouver de jeunes compatriotes enlevées à l'étranger en vue de la prostitution. Dans le quartier de Belleville, il tombe sur Freddy, un petit truand acoquiné à un gang de Polonais…

Perriot et Malherbe livrent, un peu brut de décoffrage, mais en cela très vivant, deux albums sur le quotidien des immigrés clandestins dans la France de Sarkozy. La description est crue, qui aligne toutes les mafias et toutes les délinquances, mais jamais xénophobe, à l'inverse de tant de récits à la mode.

Pendanx & Dabitch
Jeronimus
Futuropolis, 2008-2009, 3 vol., Frs 86.– en coffret

Comment passe-t-on de la civilisation à la barbarie? En 1629, alors qu'une mutinerie se prépare, un navire de la très riche compagnie hollandaise des Indes orientales fait naufrage. 300 survivants se retrouvent sur des îlots sablonneux au large de l'Australie. En quelques semaines, ils sont amenés à s'entre-tuer en raison du manque de ressources et des manipulations d'un apothicaire devenu commandant de remplacement. Diverses explications, psychologiques, religieuses et sociales, ont été avancées par les divers auteurs qui se sont penchés sur le sujet. Cette BD en trois tomes raconte en détail ce voyage en enfer. Le commentaire dresse très vite un parallèle entre la folie tueuse qui s'empare des marins et la cupidité de la première grande entreprise capitalise mondialisée.

On hésite à parler de dessin ici, puisque toutes les planches ont été «peintes» (gouache, huile ou acrylique? les avis sont partagés). Si la matière souvent pâteuse nuit aux scènes d'action, elle assure une qualité d'ambiance et de lumière remarquable. Restent la longueur et la langueur des grandes traversées… *(M. Sw.)*

Encore d'actualité

L'identité feuilletée

ÉLÈVE autrefois de Raymond Aron qui fut son mentor et, un peu, son père spirituel, auteur en collaboration (avec Hubert Védrine, Jacques Rupnik) ou sous son seul nom de plusieurs ouvrages, dont *La Géopolitique de l'émotion*, éditorialiste au *Financial Times*, aux *Échos*, à *Ouest-France*, fondateur avec d'autres de l'*Institut français des relations internationales*, Dominique Moïsi apparaît comme un mandarin inséré dans les institutions, mais que l'arrogance aurait miraculeusement épargné. C'est aussi un homme affable qui s'entretient avec ses interlocuteurs d'une voix douce, sans chercher à accaparer la parole, et qui, en ces temps où *«un vent mauvais souffle à nouveau sur l'Europe»*, nous livre par le détour de l'autobiographie un *«récit initiatique»* dépourvu de narcissisme ou d'ostentation, dont le sous-titre pourrait être *«Comment je suis devenu un Européen»*.

Le goût, prétend-on, est fait de mille dégoûts. De même, la conscience claire et distincte de son appartenance supposet-elle peut-être l'expérimentation d'allégeances multiples, partielles, incomplètes. C'est au moins ce que nous convie à considérer la trajectoire, à la fois tourmentée et apaisée, de l'auteur. Nous sommes le nom de tant de choses!

Dominique Moïsi est par ses grands-parents d'ascendance russe et roumaine, issu de ces juifs qui, au tournant du 20e siècle, voyaient dans la France républicaine une sorte de terre promise. Dans l'entre-deux-guerres, son père Jules (Jules!) abandonnera ses études pour acquérir une position aux *Établissements Simon Rosenthal*, entreprise de maroquinerie exportant ses articles jusqu'aux États-Unis. Ayant totalement épousé son pays d'élection, parisien dans l'âme, il est déjà au-dehors ce que son fils en percevra: baguette, béret basque, Boyard maïs et verre de vin rouge! Sa mère Lottie (Charlotte), passionnée de culture, éprise de distinction sociale et d'un tempérament mystique, sous le nom d'Agnès se convertira au catholicisme (comme fera sa petite sœur qui, par amour et peut-être davantage, se rejudaïsera plus tard). Par égard pour sa belle-famille, la conversion de Lottie demeurera secrète et la jeune femme acceptera que la descendance du couple, s'il y en a, soit d'Abraham.

Surviennent la guerre et la défaite. Quoiqu'il ait reçu la croix de guerre pour sa conduite au front en 1940, Jules se verra comme ses associés dépouillé de ses biens en 1941, au titre de l'aryanisation. Il lui faudra émigrer à Nice, ce qui ne l'empêchera pas par après d'être arrêté et déporté à Auschwitz, puis de subir les marches de la mort, suite au démantèlement du camp. Les détails de ces tribulations, son fils, qui n'en a longtemps su que les chiffres 159721 tatoués sur l'avant-bras de son père, les apprendra par la confession que celui-ci lui en fera dans son vieil âge, au magnétophone. Enfant tard venu, en 1946, une fois découverte l'anomalie gynécologique qui empêchait sa mère de concevoir, il grandira dans l'implicite: la mésentente de ses parents aux aspirations et ambitions divergentes, bien que tous deux le choient, les effets économiques de la guerre (évincée des marchés par le repreneur, bataillant des années durant pour faire admettre ses droits, exclue des avantages du plan Marshall, l'affaire familiale ne recouvrera jamais la splendeur d'antan) tus jusqu'à la faillite de l'entreprise, la double quoique discrète imprégnation religieuse, la problématique relation à la France.

Dominique Moïsi a donc vécu une enfance studieuse, assombrie par la menace de la précarité matérielle. Bien qu'il doive à sa mère son initiation culturelle et qu'il l'accompagne à la messe, sans communier, c'est dans la transmission silencieuse d'un père sécularisé dans son domestique, mais fidèle observant des rituels publics juifs, et chez qui ne s'est jamais totalement refermée la plaie ouverte par le parjure et la félonie de l'*État français* de Vichy, que l'adolescent se reconnaîtra. Il s'est toujours senti et voulu juif. Ainsi, lorsque Lottie sera enterrée, une cérémonie insolite verra le curé prononcer une prière chrétienne et le fils réciter pour sa mère le kaddish.

De çà, de là

Quand on a baigné dans un milieu déclassé, propice néanmoins aux valeurs de l'esprit, qu'on a du talent, de l'entregent et un peu de chance, reste la voie de la méritocratie, des concours et des bons parrainages. La carrière de l'auteur semble épouser un itinéraire balisé; cependant, si on l'examine dans le détail, l'aléa, le fortuit, la fortune s'y manifestent, et produisent les expériences décisives qui l'aideront à localiser son centre de gravité. Survolons-en les années de formation.

Études à Sciences-Po. Entre autres professeurs, il se souvient de René Rémond, Georges Vedel, Alfred Grosser, Antoine Veil. En 1966, un court séjour dans un kibboutz le chamboule: il supporte mal de s'éprouver toujours sous le regard d'autrui. Pendant la guerre des six jours de juin 1967, il est saisi par un spasme d'hystérie quasi-religieuse qui l'abasourdit, mais retombe vite. Il demeure réfractaire à la fièvre de mai 68. D'avoir échoué à entrer à l'ENA lui donne l'occasion de suivre, émerveillé, le séminaire de Raymond Aron à l'École des Hautes Études, au cours duquel il côtoie Alain Besançon, Edgar Morin, Pierre Hassner. Saul Friedländer lui propose alors un poste à Jérusalem, mais un concours de circonstances l'amène à accepter de préférence une bourse d'un an pour Harvard.

Paradoxalement, cet éloignement le rapprochera de l'Europe. En Amérique, il est salué comme un condensé de Français et d'Européen. D'abord surpris, il se coule sans difficultés dans ce moule. Le détour par l'Amérique rend possibles des affinités européennes insoupçonnées. Il y rencontre celle qu'il épousera, une juive italienne étudiant aux États-Unis tout en s'y sentant un peu transplantée; il y noue des amitiés allemandes qu'il se montrera soucieux de cultiver par la suite, s'avisant que par là il se conforme à l'attitude de son père qui, dans les années soixante, avait estimé qu'il fallait *«lever le tabou»*.

L'étape suivante sera Israël où, patronné par Saul Friedländer, il est cette fois pour de bon appelé à enseigner les relations internationales à Jérusalem. Les cercles israéliens où il gravite s'imaginent qu'il fait son *aliyah*, mais il ressent quant à lui une certaine indifférence envers la cause sioniste, à tout le moins une absence d'implication. Persuadé de plus que le gouvernement israélien se fourvoie dans sa politique palestinienne, alors qu'il serait *«raisonnable d'être moral»*, il décrète qu'il ne saurait *«être juif à plein temps»* et retourne en France après trois ans seulement. Ses idées, ses sentiments se sont raffermis: il œuvrera désormais en faveur de la construction européenne et, anxieux de *«ne pas laisser le passé refermer ses mâchoires sur l'avenir»*, sera l'un des premiers, à l'encontre des cassandres de la désunion, à saisir la réunification allemande comme une chance pour l'Europe et à s'en féliciter.

Le livre de Dominique Moïsi décrit donc le parcours d'un homme qui a fini par dépasser ses identités diverses, partiellement désaccordées, grâce à une appartenance conquise, un engagement dont la dynamique suppose la projection vers l'avenir. Un tel cheminement se trouve-t-il facilité lorsqu'on est membre de cette coterie cosmopolite que forment les professions universitaires? On n'en écartera pas l'hypothèse, tout en observant malicieusement qu'en certains domaines l'unification de l'Europe est déjà réalisée: ainsi en va-t-il, souvent pour le pire, pour le meilleur parfois, en matière de cuisine, football ou tourisme. C'est loin de suffire, et maints objectants s'offusqueraient de la rusticité de nos choix, s'ils n'ironiseraient pas sur la chienlit d'un euro dramatiquement inapte à remplir son rôle de monnaie unique, faute d'en satisfaire à tous les critères.

Pour symptomatique ou exemplaire qu'il soit, ce témoignage se réduit à une autobiographie singulière. C'est par effleurement qu'il montre comment certaines expériences solidifient les affects, sédimentent la personnalité. Si l'on veut bien nous concéder que l'indubitable trait commun aux êtres humains, quand on a décapé toute la part accidentelle de leurs destins divergents (1), est d'être tous différents, que nous sommes des semblables en ceci d'abord que nous sommes des différents, on peut rêver d'un ouvrage qui reconstitue méthodiquement les strates par lesquelles l'humanité se construit une et diverse. Est ici esquissé l'ambitieux programme d'un autre livre, à l'intersection –toujours problématique– de la philosophie et de l'anthropologie.

J.-J. M.

Dominique Moïsi
Un Juif improbable
Flammarion, mai 2011, 352 p., Frs 36.90

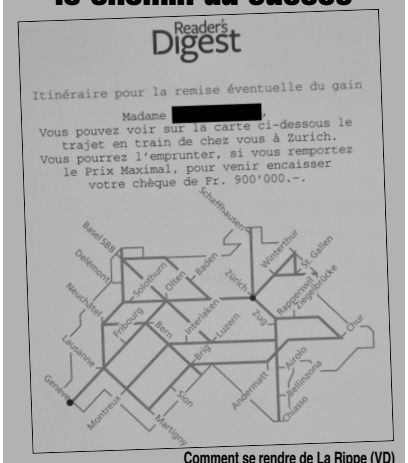
(1) C'est-à-dire quand ils ne sont plus unis que par la solidarité du vide— il y aurait là de quoi théoriser une empathie par l'humilité.

Charles Chopin au pôle Nord

par Charles Chopin

Vie pratique

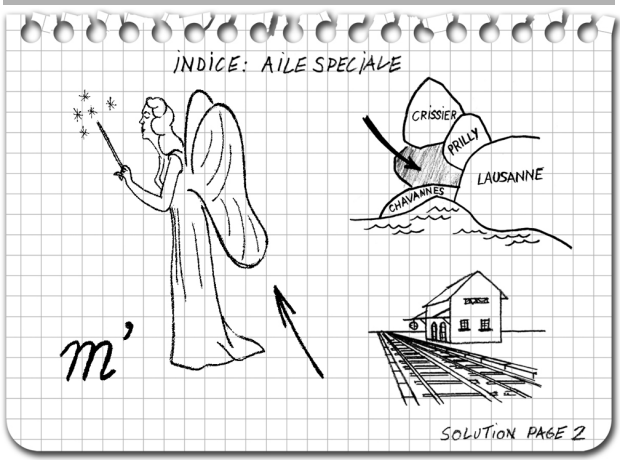
Un éditeur qui connaît le chemin du succès



Comment se rendre de La Rippe (VD) à Zurich par les transports publics, été 2011

Chaque semaine ou presque toute l'actualité mondiale et lémanique sur www.distinction.ch

Rebus de la société



Rock and Rolin

OLIVIER Rolin traîne sa zone à Bakou. Olivier Rolin dérive dans la ville et dans les livres qui en parlent, accumulant associations d'idées et coq-à-l'âne. Olivier Rolin cite beaucoup. Olivier Rolin se balade, suivant un itinéraire presque chaque jour identique. Olivier Rolin ne fait rien, absolument rien. Olivier Rolin révise ses rudiments de russe avec la méthode *90 leçons*. Olivier Rolin, avec l'aide d'un appareil numérique, se photographie à poil en touriste gainsbourgisé. Bon, il y a là tout ce qu'il faut de snobisme littéraire pour que l'ennui gagne le lecteur et abaisse irrépressiblement ses paupières. Pourtant, rien n'y fait, on ne lâche pas ce petit bouquin, on le relit même… Quel est ce mystère?

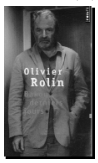
Il y a d'abord le charme particulier de Bakou, autrefois centre mondial du pétrole, cité des barons de l'or noir, à commencer par la famille Nobel, aujourd'hui capitale assoupie d'une des nombreuses satrapies qui sont réapparues en Asie centrale. Ajoutez à cela une visite au Turkménistan, pays du défunt Turkmenbachi, qui reste à ce jour la meilleure interprétation du personnage d'Ubu roi: le port qui relie le chemin de fer à la Caspienne s'appelle, simplicité achevée, Turkmenbachi; le chef-lieu du pays s'orne d'un monument au livre sacré que rédigea le Turkmenbachi, etc…

L'auteur a consulté les bons auteurs, comme cet incroyable graphomane que fut Lev Nussimbaum alias Kurban Saïd, juif bakouïote qui traversa toute l'Asie avant de finir sa carrière dans l'Italie de Mussolini aux côtés d'Ezra Pound. (Les plus opiniâtres pourront découvrir sa biographie complète dans un ouvrage laborieux, *L'orientaliste*, de Tom Reiss.) La lecture est pour ainsi dire enchantée par tous ces récits, brefs et incisifs, comme ceux sur l'étrange royaume des Khazars, sur les luttes entre bolchéviques, nationalistes et agents britanniques… Arrêtons, ce petit livre s'avère inépuisable.

Le prétexte narratif en est pourtant bien mince, qui se limite à un texte antérieur où l'auteur imaginait sa mort dans la chambre 1123 de l'hôtel Apchéron, mais Rolin y mêle un humour et une distance fort réjouissants. On y trouve même des réflexions intéressantes sur la capacité prédictive de l'écriture romanesque, au sujet de la difficulté qu'il y a à formuler un jugement tranché dès qu'on connaît personnellement les notables (tel peintre officiel devient en une conversation l'orphelin vengeur d'une victime des grandes purges) ou encore à propos de la mélancolie que dégagent les lieux qu'on quitte avec la certitude, de plus en plus forte à mesure que l'âge avance, de n'y pas revenir.

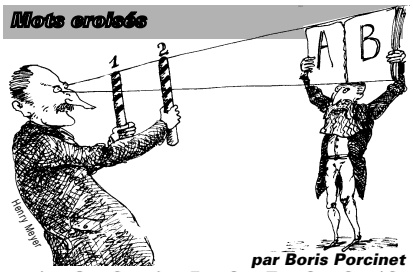
On trouvera chez Olivier Rolin la même ironie chagrine que chez Nicolas Bouvier, avec un sens toutefois plus marqué des traces du passé dans le présent.

I. T.

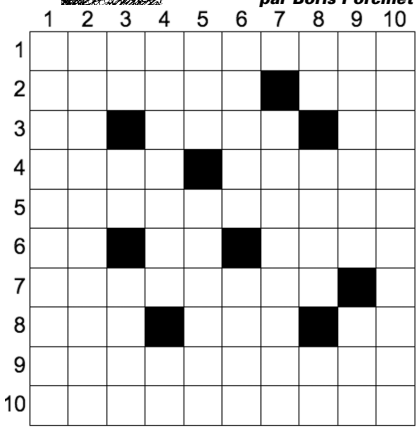


Olivier Rolin
Bakou, derniers jours
Seuil, 2010, 149 p., Frs 11.10

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Icône de la transparence, malgré des taches de vin.
2. Sur la ligne jaune – Dans le même camp.
3. À l'ouest de l'Italie – Pendant – Aux frontières de l'Allemagne.
4. Patron à Rome – Pouic.
5. Long comme un jour sans nuit, ou inversement.
6. Pour un coup de pompe ou une partie de golfe qui tourne mal – L'avant en arrière – Donne souvent des coups qui valent la peine.
7. Une qui n'est pas privée de désert.
8. Emplumé d'Amérique – De la droite, tu parles – De la gauche, en bref.
9. La corne de l'Afrique.
10. Utilisation de ses dons à bon escient.

De haut en bas

1. Icône de la chanson, malgré des excès de vin.
2. Un qui vous fait craquer, notamment en côte.
3. Apprécié la pointe – Fruit non défendu, bien entendu – Enlève le bonnet devant les enfants.
4. Indiquai le chemin – Arrivé, c'est parti.
5. Enleva d'abord du bas, puis le haut – Sujet ou objet, il est très cher.
6. Qui a perdu du crédit – Le petit Nicolas.
7. Défilent sans fin ou suivent la première.
8. Forme de rire – Considérée à la DSK – Forme de rire.
9. Sortis – Plutôt sympa s'il est pourri.
10. Le 1 horizontal la traverse alors que le 1 vertical l'a évitée.

Devoirs de souvenirs de vacances

Bretagne, été 2011

Charles Chopin au pôle Nord

par Charles Chopin

La question militaire en Suisse

Apparition de contrefaçons

Migros, été 2011

Résumé des épisodes précédents

Après avoir ingurgité avec peine un bol du tout nouveau café soluble et s'être fait remonter les bretelles par le commandant Bataillard, l'inspecteur Not a cru reconnaître qui se cachait sous une pelisse de nounours en peluche au beau milieu de l'Arche de Noé installé par Nestlé au cœur du Comptoir de 1937…

Un passage à la pension et une sieste allaient me requinquer suffisamment pour que je puisse envisager les prochaines heures avec sérénité. Bien évidemment, la mère Lamunière et sa cruche de fille avaient cru défaillir lorsqu'elles m'avaient croisé dans les escaliers. Tant mon air de parfait clochard que les odeurs d'algues et de brasserie que je dégageais les révulsaient à un tel point que j'obtins la permission exceptionnelle de disposer de la salle de bains durant l'après-midi. À condition, précisa Pierrette, que je n'abuse ni de l'eau chaude ni du savon mis à ma disposition. Et, ajouta la vieille Marceline, il ne faudrait pas que cela se reproduise!

Derrière la porte, j'entendis distinctement la patronne exprimer son mécontentement en repartant pour le rez-de-chaussée: «Où allons-nous si nos policiers se mettent à boire et à faire la bamboche au point de ressembler à des détectives de roman noir américain? Si ça continue comme ça, je vends la pension à des Suisses allemands et je pars faire des affaires à l'étranger! Ce n'est plus possible!»

Dans mon bain, je me préparai en pensée à la suite des événements. Ma soirée allait être chargée: j'avais rencart avec un plantigrade lausannois et une espionne allemande.

Lausanne, quartier de la Pontaise,
dimanche 12 septembre 1937, 18h00

Ce soir-là, le vent avait dégagé le ciel très loin à la ronde, et on pouvait apercevoir le mont Blanc depuis le terrain d'exercice situé devant la caserne. Certes, le toit de l'Europe ne se présentait que comme un coussinet nuageux au bord de l'horizon, par-delà le lac, Évian et les crêtes de Haute-Savoie, mais sa présence, accompagnée par le tumulte des flonflons et des cris de bestiaux provenant du Palais de Beaulieu, conférait une certaine solennité au lieu et à l'heure. Cette impression ne dura qu'un instant.

Car de la caserne sortit bientôt un flot continu de soldats démobilisés. Pressés de passer à un autre front, ils se ruaient en hurlant de bonheur sur les innombrables bistrots, buvettes, estaminets et autres cafés du quartier où les attendaient autant de batteries de chopes que de bataillons de péripatéticiennes. En montant de la ville, passant devant la terrasse du Café des Lauriers (1), j'avais moi-même été hélé par l'une d'entre elles:

– Alors, mon joli cœur, tu ne veux toujours pas goûter au pain de fesse? Tu ferais vergogne à la Barrique: il est bien moins regardant que toi!

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Cinquantième épisode

***Gazette de Lausanne*, 1939**

Les mains sur les hanches, les lèvres aguicheuses, Clara me souriait sous les tilleuls, au milieu de ses camarades de travail, attendant le chaland. Son maquillage dissimulait à peine un œil au beurre noir bien frais. Roger-Gueule-Élastique n'y avait pas été avec le dos de la cuillère. Et, contrairement à ce qu'ils avaient promis, ni le hâbleur Arroland ni le taciturne Potterat n'avaient rien fait pour la soustraire aux brutalités de son maquereau.

Elle se moqua de mes inquiétudes au sujet de sa santé, pas question de reprocher quoi que ce soit à l'individu qui vivait à ses crochets, et me décrivit une nouvelle fois ses conditions de travail.

– Ici, c'est bien plus facile qu'avec les députés au Grand Conseil ou les instituteurs de l'École Normale! Ces pioupious ne sont pas bien compliqués: ils tirent leur coup en deux temps, trois mouvements. Puis ils vont au pas de course attraper le train pour rentrer dans leurs foyers, et se faire plaindre des duretés de la vie militaire. Du boulot facile, mais qui ne rapporte guère: ils sont fauchés comme les blés. Avec eux, comme avec les pasteurs, tu peux te secouer les miches tant que tu veux, il n'y aura pas de pourboire!

La clientèle arrivait en rangs serrés: elle me laissa là.

***

Je n'eus que quelques pas à faire pour pénétrer dans le stand de tir qui s'étendait au nord de la caserne (2).

Marqués par une bise violente, qui avait agité les cibles tout en perturbant la trajectoire des balles, et par une forte affluence, les championnats vaudois de tir venaient de se terminer. Le président proclamait le palmarès des différentes épreuves: position couchée; position debout; position à genou; toutes positions; fusil; pistolet; 60 coups au fusil, avec 20 dans chaque position; 60 balles au pistolet.

Dans une brume de poudre à canon et de cigares, les yeux rougis et l'air contents d'eux-mêmes, les tireurs écoutaient religieusement les résultats des meilleurs pistolets et des plus fines gâchettes. L'orateur marqua une pause et lut pour conclure un projet de résolution, qu'il soumettait à l'assemblée:

– La fédération vaudoise des sociétés de tir déclare que les mercenaires à la solde de Moscou qui veulent substituer, dans le monde entier, au régime du droit et de l'ordre une révolution fondée sur la force, à la démocratie et à la liberté la dictature d'une classe, et qui s'efforcent de détruire la patrie, la croyance en Dieu, la famille, en un mot les biens les plus sacrés de la nation, n'ont rien à faire en Suisse.

– Je proteste évec indignétion!

André-Charles Duret s'était dressé, brandissant sa carte de membre du club de tir de Belles-Lettres.

– Le perti communiste est un perti pétriotique! Il ne prend pès ses ordres à l'étranger, contrairement é bien d'autres! Tous nos quémérèdes effectuent leurs tirs obliguétoires avec épliquétion. Comme en Espègne, nous nous prépérons é effronter les menèces fescistes! C'est perce que nous sommes de bons Suisses que nous sommes communistes!

Un silence lourd suivit cette déclaration. Personne ne prit la peine de répliquer aux propos du leader communiste. C'était un peu comme s'il n'existait pas. Tous ceux qui l'entouraient sans l'avoir reconnu auparavant prirent soin de s'écarter de lui rapidement, comme on l'aurait fait d'un pestiféré. Duret se trouva ainsi amené à quitter la salle dans l'indifférence générale.

Les participants furent alors invités à lever trois doigts vers le ciel pour approuver la résolution. Comme il l'avait déclaré au commandant, l'homme que je cherchais se trouvait parmi les tireurs. J'eus vite fait de le repérer. Je me plaçai derrière lui pour l'apostropher:

– Cervin, j'ai un message pour vous.

Max Dumoulin se retourna brutalement, un doigt sur la bouche.

– Chut, pas de noms de guerre en public. Bataillard ne vous a donc rien enseigné?

(à suivre)

1) Aujourd'hui menacé par une opération immobilière, ce pittoresque établissement mériterait largement d'être protégé, ne serait-ce qu'en raison des rencontres fameuses qui s'y déroulèrent, dont celle-ci. *(N. d. T.)*

2) Construite en 1867 hors de la ville, la ligne de tir de la Pontaise fut progressivement rattrapée, puis cernée par les habitations. On la remplaça en 1959 par les installations de Vernand, et elle fut démolie dans les années suivantes. *(N. d. T.)*

LES ÉLUS LUS (CVIII)

L'art du dérapage d'été

Comment attirer l'attention des citoyens en période de vacances ou à la rentrée? D'abord en dérapant, puis en se rétablissant. Je ne puis évidemment vous proposer que des dérapages et des rétablissements réussis puisqu'ils réussissent parce que les médias en parlent.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE – MARCELLE REY-GAMAY

13 juillet

• Ce dérapage est parfaitement contrôlé puisqu'au cours du même téléphone, l'auteur déclare qu'il sait qu'il est sur écoute et qu'il s'en fout. Il s'agit ici d'un cas intéressant qui vise le pays même à la tête duquel il se trouve.

– *«Io, tra qualche mese* […] *vado via da questo paese di merda… di cui sono nauseato.»*

«Dans quelques mois […] je m'en vais de ce pays de merde qui me donne envie de vomir»

• Le rétablissement est à choix multiple: le dérapage peut s'expliquer par la fatigue d'une longue journée, par le plaisir du jeu ou de la provocation. Mais le message reste intact.

– *«Sono cose dette a tarda sera, magari con un sorriso o in modo paradossale.»*

«Ce sont des propos tenus en fin de soirée, peut-être même avec le sourire ou pour jouer du paradoxe.»

23 août

• Ce dérapage filmé par la télévision locale du Valais se caractérise par sa concision.

– *«L'UDC est une secte de débiles.»*

• Le rétablissement se fait en trois temps, d'abord l'auteur nie le dérapage, puis l'atténue en parlant d'exagération de circonstance et finalement en propose une justification qui annule l'exagération. Le message reste donc intact.

– *«Je n'ai pas dit ça. C'est un raccourci journalistique.»*

– *«J'assume mon propos. En face de militants, on a parfois tendance à forcer le trait.»*

– *«Ce n'est pas la première fois que je parle de secte en parlant de ce parti parce qu'il ne fonctionne pas comme un parti politique normal. C'est la première chose. Et, pour le qualificatif de "débiles", j'assume. Je crois que j'ai l'habitude de défendre mes opinions. Et quand je dis "débiles", je fais évidemment allusion à certaines mesures politiques de l'UDC.* [...] *On a le droit de dire débile, quand c'est débile»*

29 août

• Au-delà de la volonté d'attirer l'attention, la nature de ce dérapage s'explique peut-être par l'âge de l'auteur, par les séquelles de l'hémorragie cérébrale dont il a été victime en 2007 lors d'un voyage en Inde ou par l'ambiance décontractée qui régnait ce soir-là sur le plateau de Canal+.

– *« Cet homme a visiblement une maladie mentale, avec des difficultés à maîtriser ses pulsions.»*

• Le rétablissement est confié à l'AFP deux jours plus tard. L'auteur ne s'est pas rendu compte de la force et de l'impact du dérapage mais il ne revient pas sur le message.

– Il a assuré qu'il *«regrettait que les propos à l'emporte-pièce qu'il a tenus sur Canal+ aient pu être blessants pour son ami Dominique Strauss-Kahn et il tient à s'en excuser auprès de lui».*

29 août

• C'est sur le terrain par excellence des dérapages que le Champignac d'or 2001 a exécuté le sien.

– *«Il faut être clair. À l'UDC, il y a les salauds qui manipulent. Les lâches qui suivent et, hélas, les naïfs qui croient de bonne foi aux mensonges des manipulateurs.»*

• Le rétablissement se fait quelques heures plus tard dans l'émission Forum de la Radio romande. Il justifie son dérapage par la colère puis limite la portée géographique du message.

– *«J'ai pas l'habitude d'écrire sur les réseaux sociaux mais quand même il y a des choses qu'il faut dire* […] *Les salauds c'est ceux qui sont à la tête de l'UDC à Zurich en particulier qui usent et abusent de la peur des gens.»*

M. R.-G.

Psychologie de bazar et de marché

Que faire face à ces crises?

C'EST la crise, une fois encore. Le système économique capitaliste est en crise. D'ailleurs, il n'en finit pas de criser. Il y a maintenant la crise de la dette. Mais il y a eu, peu de temps avant, la crise financière. Et auparavant, la crise turque, la crise de la Nouvelle Économie, la crise argentine, la crise russe, la crise asiatique, la crise mexicaine, la crise du pétrole, et ainsi de suite. On peut donc légitimement dire que le système économique capitaliste est un criseux.

En principe, traverser une phase de crise devrait permettre d'atteindre, une fois un certain nombre d'étapes et de seuils franchis, une maturité supérieure. Mais le système économique capitaliste, de toute évidence, crise de plus en plus. Avec lui, ça ne s'améliore pas avec l'âge. Si l'on fait remonter son origine à la création des Bourses de Bruges et d'Anvers, au XVe siècle, on peut estimer que depuis le temps, il aurait eu tout loisir d'arriver à maturité. Et même en étant indulgent, et en datant sa naissance de la révolution industrielle, on peut légitimement attendre qu'en deux cents ans, il soit devenu adulte. Après tout, d'autres systèmes économiques (corporatisme, chasse et cueillette…) l'ont fait, avant que de vieillir et de disparaître. Or, avec le système économique capitaliste, c'est le contraire qui se produit, il crise toujours plus. Il allait mieux, semble-t-il, un temps, quand il était mis sous la tutelle de l'État-providence. Mais il n'en veut plus, dit-il. À vrai dire, quand on essaie de lui imposer la moindre limite, là aussi, il crise. Il parle de «corset», de «bride», tout juste pas (encore?) de «camisole de force».

Or, qui crise sans arrêt? Un enfant qui ne veut pas grandir. Pourtant, le fait est que le système économique capitaliste, désormais «mondialisé» (il veut tout manger, tout dévorer, rien ne doit échapper à son appétit), a grandi et grossi plus que jamais. Mais visiblement, il ne veut pas s'en rendre compte, ou en tirer les conséquences. Comme la grenouille de la fable, il veut se faire gros comme le bœuf, mais fort de ses équivalences volées, pense qu'il peut rester dans son œuf. Il se retrouve dans la situation monstrueuse d'un corps adulte habité par une mentalité d'enfant.

Et que fait-on avec un enfant qui ne veut pas grandir, qui crise sans arrêt? On essaie la douceur, la patience, l'autorité, on lui laisse le temps, on essaie de l'ignorer, de le confiner pendant un certain temps (à une seule moitié du monde, par exemple). On aimerait parfois lui foutre des baffes, mais à la place, on reste calme et confiant, et on se félicite quand la crise est passée. Mais si tout cela a été essayé, sans ménager ses efforts, avec stoïcisme et une persévérance infinie, et que malgré tout, rien de tout cela ne marche? Alors, on est bien obligé d'accepter, désespéré et consterné, son choix de ne pas grandir, et on en tire les conséquences.

S'il ne veut pas grandir, qu'il retourne donc au Pays Imaginaire. Celui d'Adam Smith et de la Main Invisible. Celui, aussi et surtout, de Peter Pan, du Capitaine Crochet, de sa main effectivement devenue invisible dans l'estomac du crocodile qui fait tic-tac – tic-tac, tic-tac, «le temps c'est de l'argent», ressasse le système économique capitaliste. Et son argent est compté.

A. F.

Devoirs de souvenirs de vacances

Bretagne, été 2011